

En toutes lettres

Jean-Claude Guiguet

Numéro 67, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22853ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guiguet, J.-C. (1993). En toutes lettres. *24 images*, (67), 54–54.

*Nous publions ici la réponse adressée par Jean-Claude Guiguet à La Presse en réaction à l'article paru au moment de la sortie du **Mirage**. Le quotidien ayant préféré ne pas rendre publique cette lettre-manifeste jugée certainement trop polémique (et politique), nous ouvrons amicalement nos pages à la juste riposte d'un cinéaste dont le combat rejoint très exactement le nôtre. Nous souhaitons le soutenir jusqu'au bout.*

Il est dans l'ordre des choses qu'un film fasse l'objet d'un rejet systématique, suscitant un dégoût radical. Je ne contesterai donc pas la pertinence ni la hauteur de l'analyse de Huguette Roberge parue dans *La Presse* du 1^{er} mai. Après tout, les critiques jugent les œuvres, disait Cocteau, ils ne savent pas qu'ils sont jugés par elles! Ce qui me frappe par contre, c'est que nous sommes bien au-delà de la critique d'humeur d'autant plus insignifiante qu'excessive: nous sommes au centre d'un ressentiment généralisé et d'un règlement de comptes qui s'achève en exécution capitale. Tout y passe: le producteur, le distributeur, Téléfilm Canada, la SOGIC, l'inconscience des interprètes qui ont osé paraître dans une telle galère. Comme on dit aujourd'hui un peu vulgairement: c'est la totale! Pourtant, j'ai envie de dire que cela aussi, après tout, est de bonne guerre. Aujourd'hui nous manquons de bataille d'Hernani au cinéma. Où sont les bagarres qui accueillirent *Lola Montès*, *À bout de souffle*, *L'Avventura*, *L'année dernière à Marienbad*? C'est le règne démocratique de l'image recyclée-télé qui ne dérange plus rien ni personne. À propos du *Mirage* commenté par Huguette Roberge, on pourrait tout au plus sourire et penser que le critique de service a glissé sous son fauteuil, emporté dans une sieste un peu lourde. Ce serait trop facile pourtant de s'en tenir à cette pirouette. Ce qui frappe ici et inquiète, c'est la hargne qui s'exprime tout au long de ces lignes. Quelque chose donne froid dans le dos comme le symptôme assez effrayant d'une ère nouvelle qui s'ouvre sous le signe du ressentiment et de la haine. On assiste au retour d'un ordre moral, conformiste, coupeur de tête qui donne sérieusement à réfléchir. Le pouvoir économique est à l'œuvre pour liquider désormais les œuvres de l'esprit, tous ces films d'auteurs qui sortent du gabarit et du modèle immédiatement consommables. Que Huguette Roberge n'apprécie pas *Le mirage* est son droit le plus strict. Que l'argumentation — ou ce qui en tient lieu — repose sur une malhonnêteté intellectuelle où la mauvaise foi s'érige en principe, on peut encore l'admettre. Mais la haine qui s'exprime dans ces lignes, je ne saurais la laisser passer sans réagir parce qu'il est de mon devoir de hurler avec les loups et de mordre pour survivre dans ce monde de mercenaires, d'escrocs et toute nouvelle canaille bien-pensante assujettis aux diktats de la horde libérale. Ceux qui ont poussé Eustache au suicide, ceux qui ont ricané aux films de Fassbinder et ceux qui ont tué Pasolini sont les complices et les collaborateurs zélés de ce pouvoir absolu de l'ordre économique qui n'a qu'un seul projet: faire du public celui qui paye! — un tube digestif ignare et passif. On n'est jamais allé aussi loin dans le mépris du spectateur. Tout est bon pour l'aliéner et le désarmer dans le pire des mondes qui se dessine sous nos yeux. Pour aider

ce pouvoir-là, les serviteurs, laquais de tous bords, petits-bourgeois immatures, incultes et sans scrupules sont à l'œuvre désormais. Les petits marquis de la presse, bien propres, bien nets, complices habiles et prudents savent toujours dénicher l'abri qui les protège, la niche écologique d'où ils aboient sans risque devant tout ce qui bouge sur la ligne de mire de la différence, de la singularité, de l'audace. Ce sont les nouveaux gardiens du temple. La hiérarchie peut dormir tranquille. Une sorte de fascisme soft — dangereux parce que masqué — est en place pour le meilleur rendement possible. Les nazis ne s'y étaient pas trompés quand ils choisirent parmi les prisonniers ceux d'entre eux qu'ils désignaient comme kapo afin que l'ordre règne dans les camps.

Nous sommes loin du cinéma direz-vous? Pas tant que ça! Je le répète: que Huguette Roberge n'aime pas *Le mirage* est dénué de toute importance. Qu'elle trompe les lecteurs de son journal par une série d'arguments négatifs accablants et qui frisent parfois l'ignominie, c'est déjà un peu plus inquiétant. Mais qu'elle regarde ce film avec haine et terreur parce qu'il conteste radicalement ce qu'elle est et ce qu'elle représente, voilà qui pose la seule question morale vraiment sérieuse à laquelle il est impossible de ne pas chercher à répondre sous peine de se faire les complices objectifs de l'horreur qui nous menace tous à plus ou moins brève échéance dans ce monde de gadgets et de simulacres où l'horizon d'un véritable génocide culturel se précise un peu plus de jour en jour. En ces temps où les cinéastes de l'esbroufe vendent des casquettes et des T-shirts, je refuse que l'on crache son venin sur *Le mirage* au nom de l'esthétique et du «merchandising» des Tortues Ninja.

Pour terminer sur une note moins mélancolique, j'ai l'immodestie de penser, chère Huguette Roberge — soyons humble mais pas modeste! — que les lecteurs de *La Presse* iront voir *Le mirage* dans 20 ou 30 ans lorsqu'il passera à la Cinémathèque. Il est probable alors que cette heureuse circonstance ne représentera plus pour moi qu'un détail somme toute mineur dans mon petit cercueil clos et rectangulaire.

JEAN-CLAUDE GUIGUET
Montréal, 2 mai 1993